

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Les Barbares
traduit par André Markowicz

Les Estivants
traduit par André Markowicz

MAXIME GORKI

Les Enfants du soleil

Traduit du russe par
André Markowicz

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original
Déti solntsa

© 2008, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-233-7

Cette traduction a été commandée par l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg pour un atelier du groupe XXXVI dirigé par Alain Françon (avril-juin 2007). Elle a été créée le 3 octobre 2008 au Théâtre de l'Ouest Parisien de Boulogne-Billancourt – direction Olivier Meyer – dans une mise en scène de Côme de Bellescize.

Avec l'équipe du Théâtre du Fracas :

PROTASSOV : Vincent Joncquez

LIZA : Nathalie Radot

ÉLÉNA : Alix Poisson

VAGUINE : Sidney-Ali Mehelleb

TCHÉPOURNOÏ : Teddy Melis

MÉLANIA : Éléonore Simon

NAZAR / TROCHINE : Michel Baladi

MICHA : Nicolas Fantoli

IÉGOR : Gaël Marhic

ADVOTIA / FIMA / LOUCHA : Sabrina Bus

ANTONOVNA : Colette Venhard

ROMAN : Jonathan Fussi

Assistante mise en scène : Louise Loubrieu

Collaboration artistique : Vincent Joncquez

Scénographie et costumes : Sigolène de Chassy

Assistante costumes : Colombe Lauriot-Prévoist

Création lumières : Thomas Costerg

Création son : Céline Bakyz

Coproduction : Théâtre de l'Ouest Parisien de Boulogne-Billancourt / Le Théâtre du Fracas.
Avec le soutien de l'Adami et la participation artistique du Jeune Théâtre National.

PERSONNAGES

PAVEL FIODOROVITCH PROTASSOV.

LIZA, *sa sœur.*

ÉLÉNA NIKOLAÏÉVNA, *son épouse.*

DMITRI SERGUÉÏÉVITCH VAGUINE.

BORIS NIKOLAÏÉVITCH TCHÉPOURNOÏ.

MÉLANIA, *sa sœur.*

NAZAR AVDÉÏÉVITCH.

MICHA, *son fils.*

IÉGOR, *ouvrier.*

AVDOTIA, *son épouse.*

IAKOV TROCHINE.

ANTONOVNA, *la nounou.*

FIMA, *la bonne.*

LOUCHA, *la bonne.*

ROMAN.

Le docteur.

ACTE PREMIER

Une vieille maison de maître. Une grande salle, dans la pénombre ; sur son mur gauche, une fenêtre et une porte donnant sur la terrasse ; dans un coin – un escalier menant à l'étage, où habite Liza ; au fond de la salle, une porte en arche ouvrant sur la salle à manger ; dans le coin droit – la porte menant chez Éléna. Des bibliothèques, des meubles lourds, anciens ; sur les tables, des éditions précieuses ; sur les murs, des portraits de savants naturalistes. Sur une bibliothèque, un buste. À la fenêtre de gauche – une grande table ronde ; Protassov est attablé devant, feuilletant une brochure, et regarde une cornue remplie d'une espèce de liquide jaunâtre qui chauffe sur une petite lampe à alcool. Sur la terrasse, sous la fenêtre, Roman, qui, tout en s'affairant, chante une chanson à voix basse et monotone. C'est ce chant qui joue sur les nerfs de Protassov.

PROTASSOV. – Dites, le gardien !

ROMAN, à la fenêtre. – De quoi ?

PROTASSOV. – Si vous partiez... hein ?

ROMAN. – Où ça ?

PROTASSOV. – En général... vous me dérangez légèrement...

ROMAN. – Mais le patron il a dit... répare, il me dit...

ANTONOVNA, *entrant, depuis la salle à manger.* – Non mais, gribouille... ici, qu'il se pointe...

PROTASSOV. – Tais-toi, la vieille...

ANTONOVNA. – T'as pas la place, ou quoi, chez toi...

PROTASSOV. – N'entre pas là-bas, s'il te plaît... J'ai tout enfumé...

ANTONOVNA. – Ici aussi, tu vas nous empoisonner l'air... Que j'ouvre la porte, au moins...

PROTASSOV, *avec précipitation.* – Non, non ! Ah, toi, la vieille !... Mais je ne te demande rien... Essaie plutôt de convaincre le gardien de partir... il reste là à meugler...

ANTONOVNA, *à la fenêtre.* – Eh, qu'est-ce t'as à traîner là ? Va-t'en !

ROMAN. – Mais comment... le patron, il a dit...

ANTONOVNA. – Va-t'en, va-t'en ! Tu finiras plus tard...

ROMAN. – Bon, je veux bien... (*Il sort avec fracas.*)

ANTONOVNA, *en grognant.* – Tu vas finir étouffé, un jour... Tiens, à ce qu'on dit, le choléra qu'arrive. Un fils de général, non mais... et ce qu'il fait, c'est on sait pas quoi, juste à lancer des odeurs déplaisantes.

PROTASSOV. – Attends, la vieille... moi aussi, un jour, je serai général.

ANTONOVNA. – Tu vas mendier ton pain, oui. Ta maison, tu l'as brûlée avec ta chimie et ta physique...

PROTASSOV. – Ta physique, la vieille, pas ta physique... Et, s'il te plaît, laisse-moi tranquille...

ANTONOVNA. – Y a l'autre qu'est là, dehors... Iégorka...

PROTASSOV. – Appelle-le ici...

ANTONOVNA. – Pachenka¹ ! Mais dis-lui, toi, à ce monstre, qu'est-ce qu'il fait ? Hein, hier, ça l'a repris, sa femme, il a failli la tuer avec ses coups.

PROTASSOV. – Bien... je lui dirai...

Liza descend l'escalier sans qu'on l'entende – elle s'arrête devant une armoire, l'ouvre sans bruit.

ANTONOVNA. – Menace-le, quoi... tu vas voir avec moi !

PROTASSOV. – Oui, je lui ferai peur ! Ne t'inquiète pas, la vieille, va-t'en...

ANTONOVNA. – Ce qui faut, c'est être sévère. Toi, tous les gens, tu leur parles comme à des messieurs...

PROTASSOV. – Bon, – ça va, la vieille ! Éléna est rentrée ?

1. Pachenka est un diminutif enfantin de Pavel. (Toutes les notes sont du traducteur.)

ANTONOVNA. – Pas encore. Elle est partie ce matin chez Vaguine, elle est toujours pas là... Attention, elle va te filer entre les doigts, ta femme...

PROTASSOV. – La vieille, ne dis pas de bêtises ! Je vais me fâcher.

LIZA. – Nounou ! Tu empêches Pavel de travailler...

PROTASSOV. – Aha... tu es là ? Alors ?

LIZA. – Rien...

ANTONOVNA. – C'est l'heure de ton lait, Lizounette.

LIZA. – Je sais...

ANTONOVNA. – Mais, sur Éléna Nikolaiévna, je vais quand même le dire ; moi, si j'étais elle, je me ferais un roman exprès avec je sais pas qui... Pas la moindre attention pour son épouse... C'est ça, quoi, « je mange la glace – l'assiette, je la casse... » Et pas d'enfants... C'est quoi, ça, comme plaisir, pour une femme ? Bon, et elle...

PROTASSOV. – La vieille ! Je commence à me fâcher... va ! Non mais... cette glu !

ANTONOVNA. – Hou... qu'il est méchant ! Oublie pas pour Iégorka... (*Elle commence à sortir.*) Le lait, il est dans la salle à manger, Lizounette... Et les gouttes, tu les as prises ?

LIZA. – Oui, oui !

ANTONOVNA. – C'est bon... (*Elle sort vers la salle à manger.*)

PROTASSOV, *après avoir regardé autour de lui.* – Une vieille étonnante ! Immortelle comme la bêtise... et aussi entêtée... Comment va la santé, Liza ?

LIZA. – Bien.

PROTASSOV. – C'est merveilleux ! (*Il chantonne.*) C'est merveilleux... c'est merveilleux...

LIZA. – Mais la nounou, elle a raison, tu sais ?

PROTASSOV. – J'en doute. C'est rare quand les vieux ont raison... La vérité, elle est toujours chez les nouveaux-nés. Liza, regarde, ici, j'ai de la levure toute simple.

LIZA. – La nounou a raison quand elle dit que tu ne fais pas assez attention à Éléna...

PROTASSOV, *blessé, mais tendrement.* – Comme vous me dérangez, – toi et la nounou ! Est-ce qu'elle est muette, Léna ? Elle pourrait me dire elle-même... si je, ou quoi... enfin, je faisais quelque chose de mal... ou... je ne sais pas, en général... Mais, elle, elle ne dit rien ! Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Iégor sort de la salle à manger, un peu éméché.

Aha – voilà Iégor ! Bonjour, Iégor !

IÉGOR. – La santé et tout.

PROTASSOV. – Voyez-vous de quoi il s’agit, Iégor : il faudrait agencer un four en réduction... avec un toit... un toit en forme de cône, vous voyez, et, au sommet, un orifice rond, qui ferait comme un tuyau... vous comprenez ?

IÉGOR. – Je comprends. On peut.

PROTASSOV. – J’ai fait un dessin... où est-ce qu’il est ? Venez voir par là... (*Il remmène Iégor dans la salle à manger.*)

Tchépournouï frappe à la porte de la terrasse, Liza lui ouvre.

TCHÉPOURNOÏ. – Éhé, vous êtes à la maison ? Bonjour !

LIZA. – Bonjour...

TCHÉPOURNOÏ, *il hume.* – Le collègue aussi, il est là, je sens...

LIZA. – D’où venez-vous ?

TCHÉPOURNOÏ. – Bah, du travail. La bonne a pris la queue du toutou de la femme du directeur du Trésor public dans la porte – et donc, j’ai soigné cette queue, et, pour ça, on m’a donné un billet de trois, – le voilà ! Je voulais vous acheter des bonbons, puis je me suis dit que c’était gênant de vous faire un cadeau sur de l’argent de chien, et je n’ai rien acheté.

LIZA. – Et vous avez bien fait... prenez un siège...

TCHÉPOURNOÏ. – N’empêche, son odeur, à cette mixture – c’est un plaisir douteux. Collègue, ça bout déjà !

PROTASSOV, *accourant.* – Il ne faut pas que ça boue ! Ah, mais, qu’est-ce que c’est ! Pourquoi vous ne m’avez rien dit ?

TCHÉPOURNOÏ. – Mais je l’ai dit, que c’était en train de bouillir...

PROTASSOV, *du chagrin dans la voix.* – Mais – comprenez : je ne veux pas du tout que ça boue !

Iégor ressort.

LIZA. – Mais qui pouvait le savoir, Pavel ?

PROTASSOV, *il grogne.* – Hum... zut !... Je n’ai plus qu’à recommencer...

IÉGOR. – Pavel Fiodorovitch, donnez-moi un rouble...

PROTASSOV. – Un rouble ? Aha... tout de suite ! (*Il fouille dans toutes ses poches.*) Liza, tu n’as pas ça ?

LIZA. – Non. Mais la nounou, si.

TCHÉPOURNOÏ. – Moi aussi, j’ai... en voilà trois !

PROTASSOV. – Trois ? Donnez, je vous en prie... Tenez, Iégor, trois – c’est pareil ?

IÉGOR. – Ça ira... on fera les comptes... Merci ! Adieu...

LIZA. – Pavel, la nounou t’a demandé de lui dire... tu as oublié ?

PROTASSOV. – De lui dire quoi ? Ah... oui ! Hum... oui !
Iégor, euh... asseyez-vous un petit peu ! Voilà... Peut-être tu peux le dire toi-même, Liza ?

Liza fait « non » de la tête.

Voyez-vous, Iégor... il faut que je vous dise... c’est-à-dire, c’est la nounou qui me l’a demandé... le fait est que vous... il paraît que vous battez votre femme ? Ne m’en veuillez pas, Iégor...

IÉGOR, *il se lève de sa chaise.* – Je la bats.

PROTASSOV. – Ah ? Mais, vous savez, ce n’est pas bien du tout... je vous assure !

IÉGOR, *l’air noir.* – Non, c’est pas bien...

PROTASSOV. – Vous comprenez ? Alors, pourquoi vous la frappez ? C’est de la barbarie, Iégor... il faut que vous laissiez ça... Vous êtes un être humain, un être de raison, vous êtes le phénomène le plus éclatant, le plus remarquable sur toute la terre...

IÉGOR, *ricanant.* – Moi ?

PROTASSOV. – Mais oui !

IÉGOR. – Patron ! Et si vous me demandiez pourquoi je la bats ?

PROTASSOV. – Mais, comprenez : on n’a pas le droit de battre les gens ! L’homme ne doit pas, l’homme ne peut pas battre un autre être humain... c’est tellement clair, Iégor !

IÉGOR, *avec un ricanement.* – Bah, moi, on m’a battu... et pas mal, même... Et pour parler de ma femme... si ça se trouve, c’est pas un être humain, c’est un démon...

PROTASSOV. – Quelles bêtises ! Qu’est-ce que c’est, un diable ?

IÉGOR, *résolu.* – Adieu ! Mais pour la battre, je continuerai... tant qu’elle me fera pas mes quatre volontés, je la battrai ! (*Il sort vers la salle à manger.*)

PROTASSOV. – Écoutez, Iégor ! Vous avez dit vous-même... il est parti ! Et je crois qu’il s’est vexé... Comme c’est bête... Cette nounou, toujours... elle fait des histoires... c’est absurde ! (*Il sort avec dépit derrière la portière.*)

TCHÉPOURNOÏ. – Il a été très convaincant, le collègue !...

LIZA. – Le pauvre Pavel... il fait toujours rire !

TCHÉPOURNOÏ. – Moi, vous savez, ce Iégor, ce serait à coups de bâton !

LIZA. – Boris Nikolaïévitch !

TCHÉPOURNOÏ. – Et quoi ? Je m’excuse si ça a l’air grossier. Mais quand il réfléchit, c’est juste : lui, on l’a